

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Band: 50 (1942)

Heft: 7

Artikel: Pestalozzi in Stans

Autor: Aeppli, Ernst

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-545906>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ture indispensable, et plus encore à permettre les envois de lainages, de chausseries, de pain, que réclame le prisonnier.

Plus pénible au point de vue moral, la situation des *orphelins de guerre* est à peu près semblable, au point de vue matériel, à celle des enfants de prisonniers: versement de la même maigre allocation militaire, en attendant celui d'une pension, après la guerre...

Enfin, il y a des *enfants de réfugiés*. L'allocation de réfugiés, sensiblement plus élevée que celle qu'on accorde aux familles de prisonniers, leur permet de manger à leur faim, mais non de se vêtir, ou de reconstituer leur chez eux. Beaucoup, très attachés à leur ville ou à leur village, ne vivent que dans l'espoir d'y retourner.

Leur existence, au cours des derniers mois, a été désorganisée et précaire; ils ont habité divers centres d'hébergement, puis des villages à demi abandonnés. Pour ceux qui sont dans les villes, la question du logement est très mal résolue: loyers exorbitants, entassement, manque d'hygiène, et, parfois, dispersion forcée des membres d'une même famille chez des hôtes différents.

Beaucoup de réfugiés considèrent comme provisoire leur existence actuelle, et ont de la peine à s'adapter au nouveau milieu. Lorsque le père de famille est là, et s'il parvient à trouver du travail, la vie matérielle a toutefois des chances de s'organiser assez convenablement.

Nombreux sont aussi les enfants *doublement victimes de la guerre*, réfugiés avec leur mère ou un autre membre de leur famille, tandis que le père est prisonnier, «disparu» ou tué. Nous avons également, au nombre de nos filleuls, quelques enfants perdus, séparés, au cours de la fuite, du reste de leur famille, dont on n'a pu encore retrouver la trace.

C'est à ces enfants, sur lesquels pèse la tristesse de notre temps, enfants affaiblis, enfants ébranlés par une fuite dangereuse, ou désemparés par une vie instable, que va l'aide des parrainages. Il n'est pas étonnant qu'ils soient si *heureux* de trouver tout à coup une marraine, une parrain; contrairement à ce qu'on pourrait croire, le réconfort moral n'est pas sensible seulement ou surtout à la mère surmenée, au père prisonnier qui se tourmente pour le sort des siens. L'enfant, encore très petit, le ressent très directement. Et cette générosité dont il éprouve les avantages si concrets pour lui (et si nécessaires), cet attrait d'une personne nouvelle et bienfaisante surgie dans son monde, habitant un pays inconnu, mais que l'on se représente sous de belles couleurs et dont on voudrait savoir plus de choses, quel événement dans sa jeune vie!

La première lettre du parrain est attendue avec une immense impatience; mais d'autre part, lorsque cette lettre ne vient pas, quelle déception. Les parrainages collectifs, assurés par des classes d'école, sont très appréciés, et réjouissent profondément les filleuls, subitement enrichis de 20 à 30 «parrains» ou «marraines», dont les lettres sont souvent empreintes d'une amitié et d'une sympathie spontanées très touchantes.

Quant à l'aide matérielle que représente exactement l'apport financier du parrainage, c'est actuellement une mensualité de 175 francs, prévue donc pour six mois. Souvent, nous avons l'impression que ce secours est non pas utile, mais indispensable aux familles. — Bien des lettres de filleuls aux parrains portent des phrases de ce genre: «Avec votre cadeau, Maman m'a acheté des sabots, et maintenant, je n'aurai plus les pieds mouillés. Parfois, elles signalent l'achat de médicaments, ou la visite du médecin que, faute de ressources, on avait tardé à faire venir.»

Ob es zweckmässig ist, nach sechs Monaten die Patenschaft für ein Kind weiterzuführen, wird jeweils dem Bureau in Bern in kurzen Worten mitgeteilt. Aus einem Stoss von Meldungen greifen wir einige heraus:

«Le père du petit Lucien M. est revenu au foyer et a trouvé du travail.»

«La famille de Danielle R. est retournée à Lille où le père a une situation assurée.»

«Les enfants Jacques et André T. sont partis pour la zone occupée.»

«Concerne Marielouise B. Or, la mère reçoit maintenant le salaire entier de son mari, encore prisonnier il est vrai. Nous tenions de l'aviser que le parrainage cessait, afin que d'autres enfants puissent en bénéficier, et elle était d'accord.»

«Concerne l'enfant Germaine J. Les relations avec la marraine sont très bonnes et elle écrit à son filleul qu'elle désire continuer ses versements. Cependant, au bout de six mois, la situation de la famille ne nécessite pas une deuxième tranche de parrainage.»

Lettre de la Croix-Rouge de Belgique

à la Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants (Cartel suisse de secours aux enfants victimes de la guerre) après le retour d'un convoi d'enfants ayant séjourné en Suisse.

Nous aurions souhaité que vous soyez le témoin de la joie des parents lors de l'arrivée du train ramenant leurs enfants dans leurs foyers. Certainement vous auriez trouvé votre récompense devant le bonheur de ces mères, privées de leur mari actuellement prisonnier de guerre, de ces familles qui ont particulièrement souffert de la tourmente lorsqu'elles ont serré dans leurs bras un enfant resplendissant de santé et qui tout de suite racontait son merveilleux séjour.

Ces familles sont toutes venues en notre section locale nous conter par le menu, la sollicitude dont leurs petits furent l'objet de la part de vos compatriotes, sollicitude qui s'est étendue dans les plus petits détails.

«Madame X. Cette marraine désire inviter sa filleule à venir en Suisse. Veuillez donc voir si la situation de l'enfant est telle que ce séjour serait accordé dans la catégorie A.»

«Notre délégué à Limoges nous signale que, la semaine dernière, M. Th., père de Monique, Marie et Alain Th., est venu lui dire qu'il avait trouvé un emploi et désirait renoncer aux mensualités de parrainages de ses enfants, tout en continuant d'ailleurs à correspondre avec les marraines. Nous sommes heureux de vous transmettre cette bonne nouvelle et de nous envoyer, pour remplacer les trois enfants ci-dessus, trois nouveaux cas que vous voudrez bien proposer aux adopteurs.»

Anfragen betreffend Patenschaften sind an das Schweiz. Rote Kreuz, Kinderhilfe (Arbeitsgemeinschaft für kriegsgeschädigte Kinder), Kesslergasse 26, Bern, zu richten.

Pestalozzi in Stans¹⁾

Die Französische Revolution Ende des 18. Jahrhunderts warf ihren Funkenregen über ganz Europa. Auch in der Eidgenossenschaft flammten da und dort Aufstände, die von den Städten blutig niedergedrückt wurden, auf. Mutig setzten sich einige Männer für die Milderung der Standesunterschiede ein; einer dieser Männer war auch Pestalozzi.

Noch 1795 hatten die Städte die Selbständigkeitsbewegung der Landschaften unterdrückt. Drei Jahre später tanzten Stadt und Land um den Freiheitsbaum. Anfangs März 1798 fiel Bern. Damit stürzte die Eidgenossenschaft der selbständigen Orte. Die Schweiz wurde zur Helvetischen Republik; ihr Herr war aber Frankreich.

Glücklicherweise fanden sich kluge, tatkräftige Männer, die bereit waren, das Land durch die Verwirrung der Zeit zu steuern. Sie waren auf die Mithilfe aller derer angewiesen, die ihrem Vaterland und gleichzeitig der neuen Ordnung wohlgesinnt waren. Dazu gehörte auch wieder Pestalozzi. Er war mit den Männern der neuen Regierung persönlich bekannt, mit einigen befreundet. Ihnen stellte er seine Kraft zur Verfügung. Er bat um ein Amt, darin er dem Volk dienen könne. Er war bereit, jede Aufgabe zu übernehmen, die seine brachen Liebeskräfte in irgend eine Volksnot riefen. Jetzt möchte er ein Helfer sein aus der Verwirrung der Zeit, jetzt möchte er als Freund mitten unter die bedrängten Menschen treten, sie zu beraten, ihnen grosse Ziele zu zeigen. Wie lange hatte er auf diese Stunde gewartet.

Der Volksfreund und Schriftsteller wurde zum Redaktor des Regierungsblattes berufen; er war aber nicht Herr und Meister seiner Zeitung. Er hatte im Namen seiner Regierung zu sprechen; seine Aufgabe war es, in kleinen volkstümlichen Aufsätzen das Wesen des helvetischen Einheitsstaates zu erläutern, Regierungsmassnahmen zu erklären und so die Feindschaft gegen das neue Regiment mindern zu helfen. Denn überall war der Hass gegen die mit französischen Truppen und manchen Gewalttaten beschwerte welsche Freiheit gross. Leidenschaftlich lehnte die Innerschweiz die neue Ordnung ab.

Zwar waren auch hier nach den Kämpfen und Niederlagen im Frühjahr 1798 dem Direktorium und den Franzosen genehme Behörden eingesetzt worden. Aber schon im Sommer darauf verweigerte Nidwalden den verlangten Eid auf die neue Verfassung. Auf österreichische Hilfe rechnend, erhob sich das Volk gegen die Zentralregierung. Diese, selbst machtlos, rief die französischen Bataillone General Schauenburgs herbei. Ein schauerlicher Kampf um zwei verschiedenartige Freiheiten durchtobte die schönen Bergtäler.

¹⁾ Aus «Heinrich Pestalozzi», von Ernst Aepli, Orell Füssli Verlag.

Jacob Burckhardt schreibt um die Jahrhundertwende:

In einer Zeit:

da der täuschende Friede jener dreissig Jahre, in welchem wir aufwuchsen, längst gründlich dahin ist und eine Reihe neuer Kriege im Anzug zu sein scheint,

da die grössten Kulturvölker in ihren politischen Formen schwanken oder in Uebergängen begriffen sind,

da mit der Verbreitung der Bildung und des Verkehrs auch die des Leidensbewusstseins und der Ungeduld sichtlich und rasch zunimmt,

da die sozialen Einrichtungen durchgängig durch Bewegungen der Erde beunruhigt werden,

würde es ein wunderbares Schauspiel, freilich aber nicht für zeitgenössische, irdische Wesen, sein, dem Geist der Menschheit erkennend nachzugehen, der über all diesen Erscheinungen schwebend und doch mit allen verflochten, sich eine neue Wohnung baut. Wer hievon eine Ahnung hätte, würde des Glückes und Unglückes völlig vergessen und in lauter Sehnsucht nach dieser Erkenntnis dahinleben.

(Weltgeschichtliche Betrachtungen.)

Am 8. September 1798 erschien die erste Nummer des «Helvetischen Volksblattes». Am 9. September wurde Stans unter grauenvollen Kämpfen von den ob grossen Verlusten erbitterten, dezimierten Truppen der Franzosen eingenommen. Tod und Brand wüteten in den Gassen, Gärten und Häusern des Fleckens. Von Aarau aus konnte man über den Waldbergen am Himmel die ferne, schreckliche Feuerröte des unglücklichen Stans sehen.

Pfarrer Rahn erzählt, er habe an diesem traurigen Abend Pestalozzi begegnet, der mit wirren Haaren jammernd und verzweifelt durch die Strassen gerannt sei. Vergeblich habe er ihn aufzuhalten und zu trösten versucht.

Drei Tage nach dem furchtbaren Bluttag im Lande der Eidgenossen fährt Pestalozzi von Luzern hinüber nach dem Unglücksorte Stans. Dort herrscht jetzt Stille. Soldaten beerdigen die Toten, da und dort stehen Kinder herum, deren Väter oder Mütter in die Erde geschaufelt werden.

Auch Rengger, der helvetische Minister, besuchte Stans. Auf seine Anregung und auf den Wunsch Pfarrer Busingers beschliesst das Direktorium, die Waisen von Stans zu sammeln. Die Leitung des Hilfswerkes soll Heinrich Pestalozzi übernehmen. Jener Bürger Pestalozzi, der so viel von seinen Erziehungsplänen gesprochen und von dem Rengger weiss, dass «der Jugend zu dienen ihm zur wahren Leidenschaft geworden ist». Heinrich Pestalozzi, dessen Name den Klang der Güte hat.

Erst im Dezember wird der Beschluss gefasst. Pestalozzi, den die Not der Waisen und Armen unerträglich brennt, wird die Zeit der Arbeit am «Helvetischen Volksblatt» lang.

Denn jetzt wird er endlich beweisen können, dass er bei denen, die seiner Liebe und Hilfe bedürfen, das Grosse leisten wird, das schon jahrzehntelang vor seinen Augen steht.

In Stans wird ein Flügel des Frauenklosters den Waisen zur Wohnung bestimmt. Die Regierung lässt auch grosszügig Pläne für Innenausbau und sehr bedeutende Erweiterung ausarbeiten. Dem Leiter Pestalozzi stellt sie die Mittel, ohne zu kargen, zur Verfügung.

Endlich, anfangs 1799, kann Pestalozzi die ersten Kinder aufnehmen. Es ist zwar erst eine Stube beziehbar, und noch sind dieser Raum und die Gänge voll Kalkstaub der Maurer. Es mangelt überall das Nötigste, vor allem an Betten. Viele Kinder müssen nachts auswärts gebracht werden. Wie stecken die Kinder tief im Elend des Leibes! Schmutz und Geschwüre bedecken die Armen, Ungeziefer quält die Verwahrlosten. Die Not hat die einen frech, die andern scheu gemacht. Bald muss Pestalozzi erkennen, dass selbst die Not Unterschiede des einstigen Standes nicht aufgehoben hat. In Verachtung sondern sich die Kinder ehemals wohlhabender Familien von denen, die schon immer arm gewesen sind.

Pestalozzi ist von morgen früh bis in die tiefe Nacht tätig. Er legt sich ein Namensverzeichnis an, das auch Gesundheitszustand, Anlagen, Bildung und Umstände der Kinder aufführt. Die Kinder hat er gleich nach ihren Schulkenntnissen gefragt. Dass keine da sind, plagt ihn nicht sehr: «Der gänzliche Mangel an Schulbildung war indessen gerade das, was mich am wenigsten beunruhigte; den Kräften der menschlichen Natur, die Gott auch in die ärmsten und vernachlässigsten Kinder legte, vertrauend, hatte mich nicht nur frühere Erfahrung längst belehrt, dass diese Natur mitten im Schlamm der Rohheit, der Verwilderung und der Zerrüttung die herrlichsten Anlagen und Fähigkeiten entfaltet, sondern ich sah auch bei meinen Kindern, mitten in ihrer Roheit, diese lebendige Naturkraft allent-

halbem hervorbrechen. Ich wusste, wie sehr die Not und die Bedürfnisse des Lebens selbst dazu beitragen, die wesentlichsten Verhältnisse der Dinge dem Menschen anschaulich zu machen.»

Beglückt sieht Pestalozzi die Kinder hineinwachsen in das neue Leben. Es ist nicht etwa Selbsttäuschung. Auch die Besucher sind erstaunt über das, was da in wenigen Wochen vollbracht wurde. «Bürger Pestalozzi arbeitet rastlos, man traut seinen Augen und Ohren kaum, wenn man sieht und hört, wie weit er es in einer so kurzen Zeitfrist gebracht hat,» urteilt Businger.

Eines bekümmerte die Männer: Pestalozzi arbeitet ohne sichtbaren Plan. Dazu bürdet er sich alle Last allein auf. Er will keinen Gehilfen einstellen. Freilich reicht der Raum kaum für die Kinder. Denn es sind ihrer nun gegen achtzig!

Dieser Schar ist Pestalozzi alles. Er ist ihnen Vater, Mutter, Lehrer, Arzt und Helfer selbst in den kleinsten Dingen. Mit einer Haushälterin besorgt er, was die grosse Familie verlangt. Keine Mühe wird ihm zu beschwerlich; wie sollte sie es sein, hat er doch endlich, von jeder Sorge der Geldbeschaffung befreit, wieder eine Stube voll Kinder!

Jetzt ist er wieder in eine grosse Familie gestellt, ist ihr Vater, der all die ihm anvertrauten Kinder «zu Geschwistern machen, das Haus in den einfachen Geist einer grossen Haushaltung zusammenschmelzen muss».

Diese Stanser Wochen sind es, die für Mit- und Nachwelt das Wort vom «Vater Pestalozzi» schufen.

«Dass mein Herz an meinen Kindern hange, dass ihr Glück mein Glück, ihre Freude meine Freude sei, das sollten meine Kinder vom frühen Morgen bis an den späten Abend, in jedem Augenblick auf meiner Stirne sehen und auf meinen Lippen ahnen.» Und «ich hatte nur die Vaterkraft meines Herzens», schreibt Pestalozzi an Gessner.

Ille meurent! . . .

Comprenez-vous ce que cela veut dire!

A l'heure même où vous parcourez ces lignes, confortablement installée dans une chambre qui, malgré les restrictions, ne manque de rien, après avoir mangé à votre faim, fumé peut-être un bon cigare, à cette heure, dis-je, maintenant, lisez bien: maintenant, des milliers d'enfants, faits pour les chauds baisers et les caresses d'une maman souriante, meurent seuls, les joues creuses, les yeux hagards, les vêtements en lambeaux, meurent vraiment, au sens précis et terrible du terme, c'est-à-dire cessent de vivre, s'affalent sur la chaussée, se tordent quelques instants dans les affres de l'agonie, tombent pour toujours, et leurs petits corps glacés, dévêtus de leurs loques — on emploiera celles-ci pour d'autres — seront jetés sur des chars qui les emporteront à la fosse commune ou au four crématoire. Ils meurent de faim, ils meurent de froid, ils meurent d'épouvante, ils meurent d'abandon . . .

Nous nous réjouissons d'être «épargnés»; nous nous frottons les mains d'être restés «en dehors de la tourmente»; nous trouvons cela tout naturel. Nous hébergeons pendant quelques semaines quelques centaines d'enfants; nous envoyons des paquets, nous faisons des recherches, nous transmettons des nouvelles. C'est très bien sans doute: nous séchons ainsi des larmes, nous consolons des cœurs. Il y a chez nous des dévouements exemplaires, parfois cachés, toujours admirables, auxquels il est juste de rendre hommage. Mais cela suffit-il? La masse fait-elle son devoir?

Qu'est-ce que la besogne charitable que nous faisons, à côté de celle qu'il faudrait accomplir? Ce n'est pas une élite qui devrait venir en aide à ces millions de malheureux, c'est tout notre peuple, au moins tous ceux d'entre nous qui ne sont pas absolument pauvres eux-mêmes. C'est la masse qu'il faut soulever, dans un élan irrésistible et grandiose de générosité. Une organisation centrale de secours se forme actuellement, à laquelle tous pourront et devront collaborer, pour réaliser quelque chose de vraiment grand, tel que les circonstances l'exigent. Il n'y a pas des centaines d'enfants à sauver, mais des dizaines de milliers. Pas de coterie, pas de considération d'amour-propre, pas de dispersion de forces. Les œuvres particulières, les petits groupes n'ont leur raison d'être que s'ils se joignent au centre pour former un seul bloc. Tous les confédérés, sans exception, doivent travailler ensemble; on ne discute pas sur la politique ou la religion, quand des millions d'enfants meurent de faim.

Des indications plus précises seront données très prochainement. Dès aujourd'hui, qu'on se prépare à ouvrir son cœur et sa bourse. Plus que jamais, c'est le moment de montrer que nous sommes chrétiens et que, pour nous, la charité n'est pas un vain mot. Notre bon peuple pense aux petits oiseaux qui ne trouvent plus, dans la neige, ce dont ils ont besoin; il saura se priver de quelque chose — car, tant que nous ne nous serons pas privés, nous n'aurons pas fait notre devoir — pour arracher à la mort des millions d'enfants qu'on peut sauver.

Marius Besson,

Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg.